

**VISION AMERICANISTA DE LA ARTESANIA**  
**Varios Autores**

*Coordinación:*

**Germán Vázquez e Ismanda Correa**

© IADAP/septiembre de 1997

Tiraje: 1000 ejemplares

Derechos de autor Nº 011095

ISBN-9978-60-026-4



**CAB**

CONVENIO ANDRÉS BELLO

**IADAP**

Instituto Andino de Artes Populares

*Director Ejecutivo*

**Eugenio Cabrera Merchán**

*Diseño, diagramación e impresión*

**Unidad de Comunicación del IADAP**

Diego de Atienza y Av. América

A.A. 17-07-9184 / 17-01-555

E.mail: [iadap1@iadap.org.ec](mailto:iadap1@iadap.org.ec)

☎ 553-684 / 554-908 • Telefax: (593.2) 563-096

Quito, D.M., Ecuador • Sur América

Impreso en Ecuador

## CONTENIDO

	Pág.
• Presentación	
<i>Los Editores</i>	7
• Proyección de la Artesanía Ecuatoriana en el Mundo Actual	
<i>Germán Vázquez Galarza</i>	13
• La Guerra del Hombre Tejido	
<i>Sven-Erik Isacson</i>	21
• El Significado Flotante de las Artesanías en México	
<i>Dick Papoušek</i>	53
• ¡Podemos Hablar Nosotros!	
<i>Nancy Rosoff</i>	69
• Acercamiento Cultural Americano a través de las Expresiones Artesanales	
<i>Francisco de Vasconcellos</i>	81
• Procesos Productivos y Consumo Artesanal: El Caso de las Artesanías Urbanas FERIALES de la Ciudad de Buenos Aires	
<i>Mónica B. Rotman</i>	93
• Artesanos y Comerciantes Tejedores Zapotecos en el Valle de Oaxaca, México	
<i>Eveline Dürr</i>	117

- Artesanía y Globalización  
*Ismaida Correa* 137
- Contribución de Puerto Rico al Desarrollo Económico de las Artesanías de América  
*Paulova Mesquida - Zulma Santiago* 145
- El Arte de las Molas entre los Indios Cunas  
*Michel Perrin* 161
- Artesanías Indígenas de Venezuela, una Propuesta para su no Comercialización  
*Romny Velásquez* 179
- Del Tejido Hemos Vivido  
*Diana Rolandi - Silvia P. García* 187
- Permanencia y Olvido de Técnicas de Tejido en Telar  
*Nirko Ernesto Andrade* 203
- La Artesanía Otavaleña entre la Tradición y el Mercado  
*Magdalena Sniadecka-Kotarska* 217
- El Desarrollo Integral de Comunidades de Altura  
*Lidia Carvalho* 227
- Apéndice:  
Plan de Acción para Mejorar la Condición del Artesano  
*Unesco* 245

## EL ARTE DE LAS MOLAS ENTRE LOS INDIOS CUNAS

Michel Perrin \*

### RESUMEN

*El arte de las molas de Panamá es reciente. Apareció en la segunda mitad del siglo XIX en la comunidad de indios cunas. Es un arte de reacción nacido del contacto y confrontación entre indios y blancos. Se dedican a él las mujeres que han demostrado una admirable libertad de creación. Los hombres las han apoyado y se ha producido un cambio de actividad, pues la artesanía ha sustituido a la agricultura. Los blancos, sean éstos religiosos, comerciantes o políticos han tratado de aculturar las molas. Se han introducido nuevos modelos con la influencia de los turistas que llegan al archipiélago en los cruceros. Pero los cunas defienden su cultura. Políticamente tienen cierta autonomía de las autoridades de Panamá y en la revolución TULE de 1925 llegaron a expulsar y hasta a matar a los blancos. Sin embargo, no han podido evitar que se produzca una occidentalización gradual en las molas, que ahora las hay con motivos religiosos como la crucifixión o los cálices; hay*

\* De nacionalidad francesa, integra el Laboratorio de Antropología Social en el Centro Nacional de Investigación Científica de la Escuela de Altos Estudios en Ciencias Sociales, Colegio de Francia.

*representación de astronautas o módulos lunares; de motivos deportivos como basquet-ball o base-ball. Todo esto ha sido impuesto por el mercado . Pero hay observadores que no se preocupan tanto de esta aculturación. Ven en estos cambios un estilo que tienen los cunas de copiar, caricaturizar y de burlarse, de apropiarse de todo pero guardando las diferencias. La mola es un emblema de la cultura kuna. Se puede temer que el occidente que contribuyó a su nacimiento pueda contribuir también a su decadencia y a su muerte.*

## L'ART DES MOLAS, TISSUS DES INDIENNES KUNA

**Quand vient la richesse, la culture est-elle menacée?**

### **Un siècle de'évolution**

L'art des molas est récent. Il est apparu dans la deuxième moitié du dix-neuvième siècle, quand les Kuna émigrèrent dans les îles et multiplièrent leurs relations avec les non-Kuna.

C'est un art de réaction, un art métissé issu du contact et de l'affrontement avec les Blancs. Jusqu'à leur arrivée, les femmes allaient seins nus et se peignaient le corps. Ensuite, sur un vêtement de type occidental, qu'elles voulurent imiter ou qui leur fut imposé par les colonisateurs, elles exprimèrent peu à peu leur différence et créèrent non seulement un genre d'habit, mais aussi des graphismes et des jeux de couleur nouveaux. Un langage pictural était né.

Les hommes ont sans doute encouragé la passion naissante des femmes pour les molas. Car le temps passé à cet exercice assidu de couture remplaçait à point nommé celui qu'elles consacraient à l'agriculture avant leur installation dans les îles

San Blas, qui modifia la répartition des tâches (Brown 1970). D'ailleurs, dans leurs discours moralisateurs accompagnant les chants traditionnels, les "chefs" ou leurs interprètes, *tsaila* ou *arkar*, font à toute occasion l'éloge du travail des molas. Ils poussent les femmes à s'y consacrer pleinement. Ainsi, disent-ils, elles ne se laisseront pas aller à leurs penchants néfastes...

De 1907 à 1925 les missionnaires, catholiques puis protestants, les administrateurs et les militaires envoyés par le gouvernement panaméen durcirent leur politique d'acculturation forcée. Une loi de 1908 précisa qu'il fallait "réduire à la vie civilisée" les tribus sauvages d'indigènes, en particulier les Kuna. Miss Anna Coope, une missionnaire protestante arriva dans l'île de Nargana en 1913. Très vite, elle s'acharna avec succès à persuader les Indiens que la nouvelle génération de filles devait abandonner certaines traditions locales. Le port de l'anneau nasal, les ornements de perles des bras et des jambes et l'usage de la mola étaient directement visés. Cette action s'est radicalisée dans les années suivantes.

Les Panamécens en poste dans quelques îles confisquèrent les molas et les anneaux d'or et interdirent les rites de passage féminins accompagnés de beuveries de bière de canne à sucre.

La multiplication des mesures imposées par la jeune nation - la république de Panamá fut créée en 1903 - pour "civiliser ses Indiens" provoqua en partie la Révolution *tule* de 1925 durant laquelle furent expulsés ou tués tous les Blancs et déposée une Déclaration d'Indépendance.

L'art des molas témoigne encore d'une tension entre tradition et modernité, entre société indienne et société nationale.

Dans les années cinquante, des magasins d'artisanat indigène se sont ouverts à Panamá. Les étrangers ont dé-

couvert les molas. Des esthètes se sont mis à les collectionner. Il est né une demande au sujet de laquelle se sont très vite développés des préjugés. Des Kuna vont bientôt fabriquer pour les touristes des molas-souvenirs en fonction de leurs goûts supposés. Une décennie plus tard, l'industrie des loisirs touche directement des îles de la zone de Karti, à l'ouest de l'archipel: une fosse marine permettant aux paquebots de jeter l'ancre très près, elles sont l'escale exotique de croisières dans les Caraïbes (voir 12<sup>e</sup> itinéraire). Dans les années quatre-vingt, la vente des molas est devenue la principale source en numéraire de la société kuna. Même si les femmes, dans leur grande majorité, continuent à en produire pour leur usage personnel, cela a une influence sur les styles et les motifs, comme l'attestent les molas les plus récentes présentées dans cet itinéraire (ill. 1.17 et 1.18; 1.26 et 1.27).

*Mola bake, mola bake !* "Acheter mola, acheter mola" répètent les femmes. *Mani, mani*, "Monnaie, monnaie", crient les enfants. Détachées des bateaux de croisière ancrés au large, des chaloupes viennent d'accoster dans l'île. Des molas sont alignées, suspendues à des fils tendus entre des poteaux plantés pour la circonstance le long des grandes huttes. De véritables murs d'étoffes multicolores se détachent sur le brun clair des palmes et des palissades en cannes de roseaux. Bien mises, les femmes attendent sur le pas des huttes. *Mola bake ! mola bake !* Inlassablement elles redisent la formule, certaines impassibles et froides, d'autres aguichantes, le visage peint pour l'occasion. *Mani, mani ! Money, money !* Argent, argent !, marmottent les enfants. Ils suivent les touristes désespérés ou avides, et s'agrippent à eux parfois.

Dans deux ou trois îles de l'ouest la scène se reproduit plusieurs fois l'an, chaque semaine parfois, à l'époque des croisières hivernales dans les Caraïbes. Et cela fait tache d'huile. Des Kuna viennent maintenant d'îles plus distantes pour tenter leur chance:

Ubigandup, février 1996. Elialiler est parti à deux heures du matin dans sa pirogue à voile, accompagné de son fils, âgé d'environ sept ans, et de sa femme, qui emporte un grand sac de molas à vendre. Ils prennent la direction de l'île de Nalunega. Des touristes vont y débarquer.

Le vent tombe, la mer reste forte. Il faut s'aider des rames. La famille arrive cinq heures plus tard. Les rameurs sont épuisés.

Le bateau de croisière accoste à dix heures. Elialiler approche son esquif de la coque immense. Il se fraie un chemin dans la foule des autres pirogues. Les femmes sont debout, chacune présentant une mola à bout de bras. Les touristes les regardent, depuis le très haut bastingage, caméra au poing.

Des enfants s'apprêtent à plonger pour récupérer les pièces qu'ils leur lanceront. Ce sont disputes, peurs, frustrations et désordre, durant les deux heures de l'escale.

Eliaser et sa famille retournent à la rame. Ils arrivent au crépuscule, découragés. L'enfant a plongé six fois au grand plaisir des *merki*, les étrangers qui filmaient la scène. Il a gagné cinq pièces de cinq cents, le quart d'un dollar. Elle n'a vendu aucune mola.

Dans cette intrusion de l'étranger, que d'inconscience et de mépris!

### *Un voeu d'indépendance*

La société kuna est aujourd'hui semi autonome. Habitée auparavant à troquer avec les Blancs carapaces de tortues, cacao, ipéca,..., elle est depuis le siècle dernier entrée progressivement dans une économie de marché avec



la production quasi intensive des noix de coco. Mais au lieu d'accroître sa dépendance et sa marginalisation, comme c'est le cas avec d'autres sociétés, cela a encouragé un développement économique autogestionnaire et, jusqu'à présent, renforcé l'identité culturelle et suscité des innovations communautaires et des travaux d'intérêt collectif. Dès 1920 les hommes ont formé ici et là des «sociétés». Leurs membres se partagent équitablement le travail de la terre ou de la pêche en pratiquant la rotation des tâches, et ils utilisent le capital et les profits pour acquérir en commun des outils ou des produits étrangers ou pour animer des magasins ou des sortes de clubs. Près de cinquante ans plus tard, les femmes ont créé des coopératives de molas (Hatley 1976, Stephen 1990),

Les Kuna sont curieux des nouveautés et ils ont un grand sens de l'expérimentation. Ils essaient de nouveaux outils. Ils essaient de nouveaux outils. Ils mettent à l'épreuve telle pratique observée chez les Blancs, quitte à en faire la critique et à les rejeter si l'expérience ne les convainc pas. Les cas sont nombreux, dans tous les domaines, technique, politique et même religieux.

En voici un exemple actuel, dans le champ du social. Hommes et femmes kuna sont de grands conteurs et d'adorables bavards. Tout est pour eux sujet à narration. Les uns, partis en ville, veulent décrire leur situation aux autres, restés sur place, qui souhaitent faire le récit de la vie de la famille, du quartier, du village. Pour cela il y a le magnétophone.

On s'isole dans un coin de la hutte et on se relaie pour se confier à la machine durant une heure ou une heure trente, selon le temps d'enregistrement offert par la cassette. Celle-ci est confiée à la responsable de la «valise», c'est-à-dire du courrier. Le lendemain, elle la remet au pilote du petit avion qui, tôt le matin, vole entre la capitale et les fles.

Quelques jours plus tard, la cassette fait le chemin inverse quand ce-ux de la ville l'ont écoutée dans la joie exubérante ou le recueillement, puis l'on effacée et utilisée pour la réponse. Bien des Kuna communiquent ainsi sans avoir à passer par l'écriture: que tente de leur imposer l'école obligatoiroe.

Paradoxalement, cet instrument si populaire n'a pas su inspirer les femmes kuna comme l'on fait le ventilateur, les pinces ou la tronçonneuse, pourtant rares dans les îles: jusqu'à ce jour, aucune mola ne représente le magnéto-phone!

Malgré son voeu d'indépendance et de contrôle, la société kuna change. Dans certaines îles, les grandes familles matrilocales se divisent, les huttes collectives font place à plusieurs petites cases... La participation aux travaux communautaires fait parfois problème: plus nombreux sont ceux qui préfèrent payer une amende plutôt que de s'y soumettre. Impliquant des dépenses importantes, les fêtes célébrant le percage de la cloison nasale ou la puberté des filles deviennent plus rares: on choisit de dépenser pour des causes privées. Les besoins en argent augmentent dans les îles les plus modernistes, qui comptent un grand nombre d'émigrés partis pour les satisfaire. Là, le mobilier s'occidentalise. Chaises, fauteuils ou même lits et divans remplacent les petits bancs de bois et les hamacs. Plusieurs îles sont aujourd'hui moins soignées, et cette perte d'esthétique reflète l'émergence d'une dysharmonie sociale. Les radios se multiplient, les télévisions même, dans les rares îles qui ont adopté l'électricité. Elles couvrent parfois de leurs émissions braillardes les chants des thérapeutes et les berceuses. Des jeunes gens portant lunettes noires, chaussures montantes et culottes courtes, les baladeur à l'oreille, côtoient les petits vieux discrets. Des jeunes filles moulées dans des minijupes se mêlent aux femmes vêtues de l'habit traditionnel, qui efface les formes... Les signes du monde occidental sont peu à peu intériorisées par la jeune génération.

Jusqu'ou pourra aller cette attirance pour de la nouveauté, compensé pour le moment par le voeu de l'évaluer, de la contrôler et de la déjouer, sans mettre en danger l'équilibre même de la société?

### *Contraintes grandissantes*

Depuis longtemps déjà des molas évoquent le monde des étrangers. Amusantes, humoristiques, puissantes, elles le copient, le caricaturent ou le moquent. C'est une manière de se l'approprier tout en le gardant à distance.

Car les images du monde occidental sont d'une proximité pesante. Elles arrivent sur les îles par le biais des journaux, des revues, des publicités, des livres scolaires et des bibles illustrées dont certaines églises inondent les Indiens. Les femmes kuna les voient lors de leurs voyages en ville, à Panamá ou à Colón, depuis que les autorités masculines leur ont permis de s'y rendre, ce qui leur était auparavant interdit. Ces images les tentent, les fascinent. Elles les imitent, consciemment ou non, malgré une méfiance de principe vis-à-vis du monde blanc. Elles sont aussi promptes à les transcrire en mola que les devins ou les thérapeutes le sont pour inclure dans leurs chants ou leurs diagnostics des aspects de la vie panaméenne, affirmant par exemple que l'âme de leur malade s'est perdue dans l'avion ou sur l'aérodrome lors d'un voyage à la capitale....

Des molas représentent la crucifixion ou exhibent des motifs inspirés de calices ou d'autres objets ecclésiastiques introduits par les missionnaires de toutes obédiences qui sans cesse harcèlent les Kuna, avec un certain succès d'ailleurs : dans maints villages un ou deux indiens en sont devenus les officiants ou les représentants.

Des objets ultramodernes observés dans des revues, tels les... modules lunaires, fournissent des thèmes prisés,

ainsi que les sports: le basket-ball, pratiqué dans la plupart des îles sur des terrains construits en même temps que les écoles; la boxe ou le base-ball populaires dans la ville de Panamá.

Depuis longtemps, les lettres de l'alphabet ont aussi inspiré des motifs décoratifs dont l'origine est souvent oubliée. Ils sont alors réinterprétés selon la culture: la "mola du S" devient serpents", "la mola du C", "mola du couvercle de la poêle" (*uwer mola*). Ou bien, inversement, une mola représentant schématiquement un élément familier, par exemple un serpent enroulé, sera interprété par les jeunes comme la lettre O (voir la letrine ouvrant le 6è itinéraire).

Ces molas inspirées par notre monde ravissent les étrangers. Pour plusieurs raisons peut-être. Elles remettent en cause nos idées toute faites selon lesquelles les peuples exotiques seraient paralysés par la tradition. Mais elles les confortent aussi, en raison de leur apparente naïveté. Enfin elles nous donnent bonne conscience. Nous fascinons les Indiens. Ce sont eux qui viennent volontairement vers nous, et non nous qui les bousculons!

Il y a une vingtaine d'années, de bons observateurs de la culture kuna ont, avec un bel optimisme, affirmé que cette attirance pour la modernité "n'était pas signe d'acculturation, bien au contraire..." (Sherzer & Sherzer 1976:34). Et pourtant...

### *Vente et commerce*

L'art des molas est aujourd'hui partiellement soumis au marché. Avant, dit-on, c'était bien différent:

*Vendre des molas était autrefois interdit. C'était isedi, sabc di, sacré, tabou.*

*Je n'ai jamais vu ma mère en vendre.  
 Les vieux guerroyèrent pour les défendre, car les waga,  
 les étrangers,  
 nous empêchaient d'en faire et de les porter.  
 Les molas des musées que tu nous montres,  
 elles ont dû être données,  
 A l'époque, on ne les vendait pas,  
 on ne connaissait pas l'argent.  
 On fabriquait des colliers avec les pièces, l'argent était  
 sans valeur.  
 Aujourd'hui, on fait des molas pour vendre et des molas  
 pour soi.  
 Les plus faciles à vendre aux étrangers,  
 ce sont les molas de la langouste,  
 du toucan, du perroquet, du papillon...  
 Moi, je n'ai aucune de celles-là.  
 Mais me filles en cousent, pour les vendre.  
 Certaines femmes aujourd'hui n'ont plus que cinq ou six  
 molas pour elles.  
 Parfois, elles n'ont que des arbeit mola,  
 des molas pour le travail...  
 Elles font les autres pour les vendre...*

(G.A. 1992, Ustupu)

C'est à partir de 1940, semble-t-il, que les premières molas ont été vendues à des militaires américains installés dans la Zone du Canal. Le commerce s'est vraiment développé vers 1960. Deux facteurs y ont contribué: la maladie des cocotiers entraînant une forte baisse de production et l'accélération de l'émigration des hommes vers la ville de Panamá et la zone du canal. Or il fallait acheter les produits manufacturés récemment adoptés mais devenus essentiels, ainsi que les denrées alimentaires maintenant produites en quantité insuffisante en raison du départ des hommes et de la rareté des noix de coco. Des commerçants kuna ou colombiens ont alors accepté la mola, neuve ou usagée, comme monnaie d'échange, au même titre que la

noix de coco. Mais les prix étaient bas. Les profits faits aux dépens des femmes kuna les ont alors incitées à se passer d'intermédiaires. Les formes d'organisation communautaire propres à leur société et l'incitation de membres des Corps de la paix (Peace Corps) nord-américains menèrent certaines îles à créer, à partir de 1967, des coopératives de molas destinées à abreuver le marché. Cela a suscité la production de molas faites uniquement pour le commerce. On en a fabriqué de plus petites, plus faciles à vendre, cousues plus rapidement, ou parfois de plus grandes, à la demande de compagnies ou de particuliers. Ces coopératives existent encore aujourd'hui. Lorsqu'elles sont très actives, leurs membres ont un revenu bien supérieur à celui des femmes qui vendent seules ou à des intermédiaires. Mais les disparités entre les îles sont grandes (Tice 1989). Avec les bénéfices on achète des machines à coudre, on ouvre de petits magasins d'alimentation...

Entre 1960 et 1980 la demande s'est accrue, provenant des musées, des galeries d'art, des amateurs éclairés ou des touristes. Des magasins quasi spécialisés se sont ouverts au Panamá et en Colombie, puis aux États-Unis et en Europe. Ce marché a poussé les femmes kuna à vendre assez vite leurs propres molas. Elles en conservent moins pour leur usage personnel, même si elles en produisent davantage.

*Apprendre à dessiner.  
Un art menacé ?*

*Muzan uichur mor sovet. Tegjuitawar pinsaed ni karba !  
Emiskua emegana turdainai sove, eskuolagi turdainai:*

« Nos grands-mères ne savaient pas dessiner. Mais elles savaient très bien inventer ! Aujourd'hui, les femmes apprennent à dessiner à l'école... » (Sentence maintes fois entendue entre 1989 et 1996).

Liées au marché, des pressions directes s'exercent contre l'art des molas. Une partie de la production est maintenant marquée par des conventions distillées par les Blancs. Ils ordonnent et commandent selon leurs goûts souvent étroits, malheureusement moins éclectiques et ouverts que le serait celui de nos meilleurs artistes et esthètes contemporains... Les commerçants suggèrent ou imposent de nouveaux motifs reflétant la demande supposée de leur clientèle: "molas du caducée" destinées au corps médical, "molas des perruches" ou "mola des traditions"... "On les fait parce que les étrangers les aiment, les Américains ou les touristes", disent les Kuna, avec l'espoir de les vendre un jour à l'arrivée d'une chaloupe ou près des zones militaires du canal. A la demande on fait une mola à partir d'un imprimé, d'une photo de journal, du dessin d'un livre, d'une affiche, d'un panneau publicitaire...

Certaines molas destinées aux touristes, faites à la va-vite, sont de piètre qualité, selon le point de vue même des Kuna. D'autres, au contraire, commandées par des connaisseurs, des collectionneurs ou des musées, sont dessinées et cousues avec un soin inhabituel, selon des modèles proposés par les acquéreurs, et bien sûr, vendues plus cher.

Le marché des souvenirs de pacotille pour touristes condamnera-t-il à long terme les molas traditionnelles non anecdotiques, malgré la résistance de certaines îles? Le genre narratif progresse, encouragé par la demande extérieure. Cela influence les thèmes mais aussi le style des molas que l'on fait pour soi puisque, comme le disent les femmes kuna, "on peut faire une mola de n'importe quoi". L'imaginaire véhiculé par la parole des hommes, les rites, et les mythes, est relégué au second plan, au profit de la copie de modèles occidentaux. Ils sont envahissants dans certaines îles où les plus jeunes femmes passent leur temps à coudre des "molas de l'horoscope" (*oroskopio mor...*) ou des "molas de bande dessinée" (*komiko mor*)...

Cette évolution du style vient de l'évanescence des contraintes qui l'ont forgé. Les conceptions traditionnelles du monde s'effritant, certains repères disparaissant, les compositions marquées par la dualité, la symétrie et la facture labyrinthique se raréfient.

Ces dernières décennies, des femmes, de plus en plus nombreuses, ont répondu aux commandes d'entreprises de confections. Elles fabriquent selon la technique des molas des empiècements aux motifs imposés. Ils seront cousus sur les manches des robes de luxe ou sur de simples chemises destinées au marché national ou international. Des jeunes filles, parfois des familles entières, se consacrent à cette tâche sous-payée, répétitive, imposée ou recherchée par besoin de liquidités.

D'ailleurs, la société tout entière subit une lente dérive. L'enseignement dispensé par les vieux dans de la grande maison des réunions tente de compenser celui de l'école. C'est un équilibre instable, malgré des efforts acharnés pour intégrer sans détruire. De même, l'art des molas dérive lentement. Les traditionalistes le déplorent: "Aujourd'hui, on n'a pas les mêmes yeux. Beaucoup ne savent plus combiner les couleurs. On copie n'importe quoi"...

Un autre facteur contribue à cette dérive: des femmes kuna émigrées à la capitale organisent des sortes d'écoles de couture qui, plus encore que les coopératives, ont intériorisé des valeurs accidentales. On y "apprend à dessiner", comme dans les classes primaires panaméennes... Cet enseignement est souvent un facteur d'appauvrissement esthétique. Des femmes kuna en sont d'aillerurs semi-conscientes, mais cette conscience s'effrite. Lorsqu'en 1989, je leur montrais des molas ou des photos de molas faites par leurs ancêtres, elles affirmaient que "les grands-mères ne savaient pas dessiner", ajoutant aussitôt que "leurs molas étaient très belles"... En 1996, elles insistaient surtout sur la



maladresse du dessin, l'imperfection des détails, mais elles évoquaient rarement la force expressive de l'ensemble: elles étaient plus nombreuses à avoir "appris à dessiner".

La perfection technique est de plus en plus privilégié, la couture fine, le zigzag parfait. Il y a une manie du détail. Des étudiants et des hommes de retour de la ville dessinent pour les femmes. La courbe est faite au compas, la ligne droite tirée à la règle.

Les molas , de mieux en mieux dessinées, gagnent en finesse d'exécution, mais elles perdent souvent en expressivité. On multiplie les traits à la broderie au détriment des surfaces et des figures de remplissage. On dessine plus qu'on peint. Le nombre de couches diminue, et donc la profondeur. Seule la figure principale apparaît en relief...Cela suscite pourtant bien des oeuvres admirables.

Les molas les plus raffinées, actuellement de mode, représentent Adam et Eve, l'arche de Noé, le sacrifice d'Abraham, Jonas et la baleine, ou d'autres scènes empruntées aux bibles mormons, aux bandes dessinées ou à nos traditions. On trouve des "molas du Père Noël", des "molas de Mickey", des "molas de Tarzan"...

### *La mola comme emblème*

L'habit traditionnel lui-même a besoin d'être défendu. Certaines îles l'imposent. D'autres, le voyant concurrencé par le vêtement occidental, tentent de le défendre. Ces extraits d'une chanson contestataire en témoignent. Chantée en espagnol par des chœurs d'écoliers et d'écolières kuna, elle rappelle avec force que, depuis la Révolution *tule* de 1925, la mola est devenue l'emblème de la kunaité:

- *Jeune fille, jeune fille, pourquoi abandonnes-tu la mola?*  
*J'ai mal de te voir ainsi déguisée en européenne.*  
*Fille'te, fillette, dis à ta mère que je m'en vais,*  
*je vais là où les filles portent des molas,*  
*des a.mieux au nez, des bracelets de perle aux bras et aux jambes.*  
*Fille'te, fillette pourquoi abandonnes-tu la mola?*  
*Quand je t'ai connue, il y a deux ans,*  
*tu t'appelais Sipor.*  
*Et maintenant ton patron te nomme Lucia...*  
 - *Jeune fille, combien veux-tu pour cette mola, dans ton panier?*  
 - *Cinq dollars.*  
 - *Vois-tu fillette, ça ne vaut rien.*  
*Alors, remets-la, porte-la et sois-en fière....*

Mais il y a derrière ce chant de protestation une ambiguïté patétiqu. Le Kuna qui l'a écrit est un prêtre catholique, celui qui en a composé la musique, un instituteur. Ils s'affichent ici défenseurs de la tradition. Pourtant leur rôle est de la bousculer. L'un prêche la vérité au nom de notre Dieu. L'autre enseigne la culture occidentales dans une école qui a imposé aux jeunes écolières kuna la blouse bleu-clair de l'uniforme scolaire panaméen... On ne peut trouver contradiction plus douloureuse entre les mots et les actes. L'Occident fascine, conquiert et détruit, mais en même temps il donne des modèles pour dénoncer cette perte.

\*

L'art des molas a éveillé une grande liberté créatrice chez les femmes kuna. Mais l'Occident qui, par son intolérance ou son pouvoir de fascination, a contribué à sa naissance et à son développement semble aujourd'hui contribuer à son déclin. Ceci tuera-t-il cela?

Gardons-nous d'être péremptoire. Aujourd'hui encore des femmes inventent sans cesse. L'usage social des molas a très peu changé. Elles suscitent toujours échanges, travail

en commun, compétitions rituelles, secrets, sorcellerie, fabrication de médecines et d'amulettes, etc. Leur confection est si prégnante, la passion qui leur est vouée si forte, et leur rôle économique si important que la société kuna semble, pour une part, "cousue pas les femmes"...

Les ethnologues s'accordent sur ce point: les arts dits primitifs (ou premiers) sont avant tout significatifs: l'objet ou le sujet y sont rendus par un système de signes plastiques, comme s'ils émanaient d'une sorte de langage esthétique partagé par toute la communauté. L'art y est un mode de communication. Que ce soit par choix, conscient ou inconscient, ou bien en raison de contraintes ou de difficultés techniques, ces arts semblent tourner le dos à figuration: ils ne représentent pas.

En revanche, dans l'art occidental, et dans l'art primitif lorsqu'il est bousculé par la société occidentale, deux facteurs interdépendants s'opposent à cette valeur de signification: l'imitation -la restitution la plus fidèle possible du sujet ou de l'objet- et l'individualisme -du créateur et de son client, l'amateur- (voir à ce sujet C. vi-Strauss, 1989: 157-169). L'individualisme est pour le moment absent de l'art des molas: la société kuna défend toujours un idéal égalitaire et collectif. Mais l'imitation est une valeur nouvelle, sans qu'aucune nécessité interne en soit la cause: elle est due essentiellement à cet intérêt constant des étrangers pour l'art autochtone, et aux pressions directes ou indirectes qu'ils exercent. □

## BIBLIOGRAFÍA

- Brown, Judith, "Sex Division of Labour among the San Blas Cuna", *Anthropological Quarterly*, pp. 57-63, 1970;
- Hatley, Nancy Brennan, "Cooperativism and enculturation among the Cuna Indians of San Blas", *Enculturation in Latin America*, ed. Wilbert, Los Angeles, pp. 67-94, 1976;
- Lévi-Strauss, Claude, *La Voie des masques*, 1975;
- Sherzer, Diana and Joel, "Mormaknamaloe: the Cuna mola", *Ritual and Symbol in Native Central America*, pp. 21-42;
- Stephen, Lynn, "La Cultura como recurso: cuatro casos de autogestión en la producción de artesanías indígenas en América Latina", *América Indígena*, pp. 117-158, 1990.;
- Tice, Karin Elaine, *Capitalism and Egalitarian Forms of Social Organization in San Blas, Panamá*, 1989.